

A V E U

Chanson à Mademoiselle Anna B...

I

*Vois luire, ma mignonne
Cet amour,
Qui sans cesse rayonne
Tout le jour !
Je voudrais te connaître
Et t'aimer,
Puis, te voir m'apparaître,
Me charmer.*

REFRAIN :

*Oh ! quelle ivresse !
Oh ! quel bonheur !
Que d'allégresse
D'avoir ton cœur.*

II

*Ah ! si j'avais ton âme
Brune enfant !
Je te dirais ma flamme,
Tendrement,
Dans l'ombre d'un beau rêve
Enchanteur,
Tu m'apparais sans trêve,
Chaste fleur.*

REFRAIN.

III

*J'aimerais te redire
Un doux mot :
Car mon cœur te désire
Au plus tôt.
Ta voix mélodieuse
Je l'entends,
Disant toute joyeuse :
Je l'attends.*

REFRAIN.

LOUIS-J. PARADIS.

LENDEMAIN DE BAL

Sur les bords enchantés du Léman, cette nuit de juillet avait un charme indicible, et la fête que donnait en sa villa Pervenche, la comtesse Perla Gemmis, brillait d'un éclat incomparable en ce lieu si bien fait pour encadrer les plus somptueuses élégances.

Seule, une large terrasse, ornée d'orangers en de vastes seaux émaillés, séparait la villa du lac, d'un bleu laiteux, pur, profond, criblé d'étincelles d'argent, et où glissaient les péniches aux voiles rousses, voiles latines recourbées comme d'immenses ailes d'hirondelles, et des barques de pêcheurs, portant à la proue un fanal rouge.

Un perron de marbre conduisait au jardin, où les arbres du Japon, les sureaux, les saphoras, mêlés aux gigantesques conifères, épicéas et sapins, jetaient une ombre mystérieuse. Les allées, couvertes d'un sable micacé, bordaient les pelouses, les corbeilles de fleurs aux senteurs pénétrantes du subtil parfum des géraniums, des jacinthes, des tubéreuses, des balsamines.

Et partout c'étaient des festons de chèvrefeuille, de passiflore, de vigne vierge, formant des tonnelles illuminées de la pâle clarté d'une lampe au ballon de cristal irisé, des charmilles où chantait la brise répondant par le frisson des feuilles heurtées au clapotis des vagues qui déferlaient avec des jets d'écume sur l'enrochement humide et noir, au-dessous de la balustrade découpée finement, blanc d'ivoire sur l'azur du lac.

Le ciel, d'une admirable transparence, luisait d'étoiles aux feux changeants. Sur l'autre rive, les montagnes s'estompaient, baignées de lumière, sans brumes ; les Alpes se profilaient en arêtes et en aiguilles, dominant la ligne monotone de la chaîne du Jura.

Une musique alerte, vive, capricieuse, retentissait. Les czardas hongroises succédaient aux langoureuses cantilènes des plaintes populaires, et après les bouffonneries ironiques des chansons italiennes, des voix superbes emplissaient l'air du Lohengrin, ou de la prière de *Moïse*.

La villa apparaissait toute rose, avec des balcons dorés, une couronne de balustres blancs autour de ses

toits plats, sa tourelle d'escalier, évidée à jour, sous le rayonnement blafard d'un jet de lumière électrique. Et l'on distinguait bien l'écu peint à fresque au milieu du fronton, blasonnant ainsi : *d'or, à la fleur de lis de sable*.

Cette comtesse Gemmis n'était point une jeune femme, mais elle éblouissait encore par une beauté qui, naguère, avait été célèbre. Ses cheveux blancs, et qu'elle poudrait, formaient un opulent diadème sur son front que ne déshonorait aucune ride.

Rien ne saurait exprimer la douceur, l'éclat, la noblesse de sa physionomie, la splendeur de son sourire et la vivacité de ses yeux noirs.

Elle habitait cette maison depuis de longues années, seule.

Elle vivait dans une simple et calme dignité, sans faste, mais avec une parfaite élégance.

Elle recevait rarement, et fort bien, ne conviait que la meilleure société, recherchait volontiers l'élite de la colonie étrangère.

On ne savait rien de son passé, mais des légendes absurdes couraient. Veuve, sans enfants, on assurait qu'elle avait inspiré une grande passion à un prince de famille impériale ; que, dédaigneuse d'un mariage morganatique, elle avait refusé de l'épouser.

Or, ce prince, par les hasards des circonstances, était devenu l'empereur. Elle souriait, unique réponse, aux questions indiscrettes.

La fête de ce soir de la Saint-Henri réunissait beaucoup de monde chez la comtesse Perla ; les châtelains d'alentour, deux princes russes, un pair d'Angleterre, venus des stations voisines, tout un merveilleux cortège de jeunes filles ravissantes, de jeunes femmes qui se reposaient là des mondanités de la saison parisienne.

Peu de toilettes luxueuses : des étoffes légères, crêpes ou mousseline de soie, pas de bijoux, à peine une aigrette de plume ou une fleur piquée dans les cheveux. On s'amusait pour s'amuser, on riait à belles dents, on dansait à en perdre haleine, on narguait l'étiquette, on oubliait le flirt.

J'entrai un moment dans un des salons, parqueté en point de Hongrie, tendu en canevas brodé à même de grosses pivoines pourpres.

Les burgraves y faisaient leur partie de whist. Quelques femmes entouraient la marquise d'Armoy, qui jouait au piano, en sourdine, une berceuse de Schuman.

Dans l'embrasure d'une fenêtre, sous l'envolée de légers rideaux de soie pourpre, je vis, comme une apparition, une étrange figure : une jeune fille, ou plutôt une enfant, très petite, frêle et délicate, jolie sans beauté.

Le teint olivâtre d'une mulâtresse, les cheveux d'une finesse extrême, d'un noir luisant, massés en bandeaux lisses sur les tempes. Une bouche charnue, d'un rouge vif ; les yeux d'une couleur indécise, vert de mer ou brun de topaze brûlée, grands, dilatés, sous une frange de cils très longs.

Ces yeux dardaient un regard de flamme qui, parfois, s'éteignaient en une expression mélancolique et résignée, ou d'une indicible amertume. Et je voyais palpiter sous l'ample blouse de *pongée* à broderies indiennes, la poitrine de la fillette, si attentive qu'elle ne remarquait pas que je l'épiais. Je voulus regarder ce qu'elle regardait, et j'aperçus, à l'autre bout du salon, en pleine lumière, sous le lustre, un jeune homme en habit rouge, l'œillet blanc à la boutonnière, très correct, mais très animé, qui s'essuyait le front avec un mouchoir très fin, menu, à grand chiffre armorié.

Je l'avais déjà remarqué, cet adolescent au visage épanoui, aux lèvres rieuses, d'une impeccable correction, et duquel le type et les allures indiquaient la race.

Il ne daignait pas accorder son attention à l'étrange petite fée qui le dévorait de son regard de feu. Il semblait songeur. Il venait de danser avec entrain, sans fatigue, longtemps, passant tour à tour d'une danseuse à l'autre, comme un papillon qui vole de fleur en fleur, de la rose parfumée au lis délicat, du dahlia magnifique à l'humble pâquerette.

Il m'intéressa, par sa gaieté, par la franchise brus-

que de ses traits, par sa jeunesse pleine de sève, et—le dirai-je ?—par une candeur ingénue qu'on a rarement l'occasion d'observer dans le monde.

Je me disposais à traverser le salon pour l'aborder, lorsque la comtesse Perla entra, appuyée au bras d'une vigoureuse matrone, l'inévitable grande dame polonaise qui traîne son ennui dans toutes les stations thermales.

J'approchai, et lui demandai de me nommer à l'habit rouge, ce qu'elle fit de bonne grâce, ajoutant, pour me le présenter :

—Le comte Pierre d'Aubonne, un de nos voisins de l'autre côté de l'eau.

—Ah ? dis-je vous êtes vaudois, monsieur ? Je croyais que la République Helvétique avait aboli les titres ?

—Elle ne les reconnaît pas, mais elle s'en pare ; les gouvernements démocrates sont fiers de leurs aristocrates.

—Vous ne dansez plus ?

—Oh ! Je suis las. Voulez-vous que nous allions un moment au jardin, jouir de cette nuit si fraîche et si parfumée ?

—Je le veux bien... Mais ne craignez-vous pas de faire de la peine à...

—A qui ? interrogea M. d'Aubonne, le sourcil un peu froncé.

D'un geste discret, je lui montrai la fillette, en son cadre de soie pourpre, et qui, maintenant, les paupières abaissées, le corps infléchi dans une attitude pleine de langueur, semblait prête à défaillir.

—Ah ! Mlle de Gomera, dona Rosario... Une gentille portugaise ! dit le comte Pierre avec un accent de parfaite et cruelle indifférence, avec, même, une nuance de dédain.

Il franchit le seuil de la porte-fenêtre, et je descendis derrière lui au jardin.

Nous allâmes nous accouder sur l'appui de la balustrade de marbre qui courait le long du lac, et, silencieux, nous fûmes quelques instants à contempler le merveilleux spectacle de l'onde figée en un bloc de lapis étincelant, du ciel limpide constellé d'étoiles, des monts altiers baignés de la clarté opaline de la lune alors en son plein, enfin de ce jardin illuminé de lanternes et de lampes, flux de lumière dans la verdure.

—Que c'est beau ! dit enfin le jeune homme d'une voix ardente et contenue. Oh ! oui, combien c'est beau ! Dieu donne trop à ses créatures !... Que cet air pur vivifie !... Que ces abîmes sont admirables et perfides !...

Je l'interrompis par cette phrase assez sotte qui le surprit.

—Comme le cœur de la femme !

Et, comme il ne répondait point, j'ajoutai :

—Il est certain qu'elle vous aime !

—Qui ?... Dona Rosario ? Ah ! parce qu'elle me regardait ?... Ce serait dommage !... Mais vous vous trompez, monsieur... Et d'ailleurs, s'il lui arrivait ce malheur d'aimer...

Je remarquai aussitôt qu'il éludait le prémon, et qu'il ne disait point : " m'aimer ! "

—Pourquoi serait-ce un malheur ? Seriez-vous engagé ?

Il sourit, montra d'un geste large le paysage étalé sous nos yeux, et répondit enfin, de son ton ferme et net :

—Voilà ce que j'aime : l'œuvre de Dieu ! J'aime aussi les créatures de Dieu, mais point comme vous l'entendez. Je suis heureux ce soir : je fais mes adieux au monde et c'est ma dernière fête.

—Vous partez pour un long voyage peut-être ?

—Je pars demain pour ne revenir jamais... du moins sous ces oripeaux, ajouta le comte en fouettant d'un revers de main la manche de son habit rouge.

Il piquait ma curiosité, je le laissai voir par mon silence même

—Je veux, continua-t-il, être prêtre.

—Quoi ! vous ? prêtre ?

—C'est beaucoup d'ambition, reprit-il avec son accent tranquille, je le sais, mais il faut compter avec la grâce de Dieu.

—Comment ! Votre nom, votre fortune, votre jeunesse, vous faites si bon marché de tous ces trésors ?